

Magazine n° 65, juin 2021

Biovision

Fondation pour un développement écologique

**Cultiver
l'égalité!**

*Renforcer le pouvoir d'action
des paysannes pour plus
de stabilité, d'écologie et une
meilleure nutrition.*



Chère lectrice, cher lecteur,

Paysan ou paysanne ? En Suisse, les rôles sont trop souvent encore figés dès la formation : l'homme apprend à s'occuper du gros bétail et à conduire le tracteur, la femme à élever le petit bétail et à s'occuper du foyer. Comme l'indique le site de l'Union suisse des paysannes et des femmes rurales, elles doivent « assumer la responsabilité des besoins et attentes des membres de la famille, des employé·e·s et des invité·e·s ».

Prisca Pfammatter, 25 ans, étudiante en agriculture durable, est interloquée par cette conception, comme elle nous l'a raconté lors de notre rencontre à Mont-Soleil dans le Jura bernois. Cette conversation sur les rôles des genres dans l'agriculture s'est déroulée chez une paysanne bio très engagée de 60 ans, Ulrike Minkner – à lire dès la page 8.

Dans les fermes du monde entier, les hommes ont encore souvent le dernier mot. L'analyse de l'experte kenyane Jemimah Njuki montre que donner aux femmes des responsabilités accrues génère des potentiels énormes pour toutes et tous et entraîne une meilleure gestion globale des exploitations.

Mais quand des femmes prennent le gouvernail, que se passe-t-il ? Et que faut-il pour que cela arrive ? Loredana Sorg, co-responsable des projets de développement chez Biovision, vous l'explique dans notre article de couverture.

Nous vous souhaitons une lecture éclairante.



Florian Blumer
Rédacteur, Biovision



Tout repose sur elles

Biovision encourage systématiquement l'inclusion et la participation des femmes dans ses projets. Lorsque leur rôle se renforce, toute la communauté en profite.

Par Loredana Sorg, Biovision (texte) et Peter Lüthi, Biovision (photos)

Imaginez : vous êtes une agricultrice tanzanienne avec 1,5 hectare de terrain, cinq enfants, quelques poulets, un homme qui travaille la semaine en ville, une belle-mère malade à la maison et aucune économie. Vous parvenez à lire les choses importantes, mais vous avez du mal à écrire. Et maintenant, vous entendez parler chez votre voisine d'un cours gratuit sur l'apiculture moderne, qui aura lieu la semaine prochaine. La vente de produits à base de miel et de cire est clairement destinée à fournir un revenu supplémentaire à chacune.

Vous y allez ? Auriez-vous le courage de rejoindre un groupe d'hommes mieux formés

pour suivre un cours pour la première fois de votre vie ? Et même si vous osez... qui veillera sur vos trois bambins, cuisinera pour tout le monde le soir, ira chercher l'eau et le bois, s'occupera de la belle-mère et du potager pendant la journée ?

Elles travaillent plus longtemps et gagnent moins

Biovision s'engage pour l'égalité des chances et l'amélioration des conditions de vie des familles paysannes. Dans nos projets, nous nous efforçons d'obtenir la participation la plus égalitaire possible des femmes et des filles, ainsi qu'une alimentation plus saine et des hausses de revenus pour tous les



Récolte fructueuse:
investir dans l'éducation
des femmes – comme ici à
Towelo, en Tanzanie –
est doublement payant.

membres du ménage. Les conclusions préliminaires montrent cependant que la réalité est complexe. Même si Biovision accorde aux femmes et aux hommes un accès égal aux formations, ce n'est pas pour autant que ces opportunités sont utilisées de manière égale. Les femmes travaillent souvent plus d'heures et gagnent moins. Elles ont moins de choix, moins de ressources et font face à diverses formes de discrimination.

Et pourtant, notre expérience des projets complétée par des études scientifiques ne cessent de démontrer que le renforcement et l'autonomisation des femmes ont un effet favorable sur la santé des familles et des communautés – avant tout en matière de nutrition et, au sens figuré, en matière de stabilité et de résilience des familles. Investir dans les femmes est le moyen le plus efficace d'améliorer la vie de chacun·e.

Ceci dit, il n'y a évidemment pas qu'un seul type de paysanne africaine, ni de recette universelle pour parvenir à l'égalité. Il est indispensable de s'imprégner de la situation

locale et de rechercher des solutions adéquates en coopération avec les communautés. Biovision investit donc des ressources financières, des réflexions et du temps pour planifier, réaliser et évaluer ses interventions développées en lien avec les femmes. Les expériences positives de nos projets montrent que c'est payant.

Pendo enseigne désormais à son mari

Pendo Ndemo, une bergère masaï, osait à peine dire un mot lors de la première réunion de son mouvement Nameloki (« Bonne chance»). Depuis lors, après avoir participé à nos projets et avec le soutien de notre partenaire Sustainable Agriculture Tanzania (SAT), elle a fondé son propre groupe dans lequel, entre autres, elle explique à son mari la gestion durable des pâturages. Et dans le village voisin, elle donne des cours de maraîchage à un groupe masaï.

Un tel succès ne tombe pas du ciel. Janet Maro, l'infatigable directrice de SAT, a passé de longs moments à échanger des idées avec tous les membres de la communauté masaï

dans la région du projet, Mvomero, afin d'identifier la meilleure approche. Lors de la mise en œuvre, elle et son équipe ont sans cesse écouté les retours des participant·es pour améliorer le processus et permettre à chacun·e de contribuer de façon constructive. Par exemple, SAT a adopté comme nouvel objectif global la transformation du lait, qui est traditionnellement une affaire de femmes. Ainsi, l'argent gagné finit dans leur poche plutôt que dans celle de leur maris.

Renforcer les femmes dans les projets Biovision

Les droits des femmes sont des droits humains. Les femmes qui prennent des responsabilités contribuent largement à des communautés fortes. Ainsi, Biovision demande et encourage délibérément les initiatives et la participation de femmes dans ses actions de développement. Chaque projet vise une participation égale des deux sexes.

Impact

Dans le projet « Abeilles pour les jeunes entreprises » à Dehana, en Éthiopie, une soixantaine d'apicultrices gagnent maintenant leur propre revenu, alors que dans l'avant-projet jusqu'en 2017, pratiquement aucune femme ne s'était inscrite à la formation. À Vihiga, au Kenya, dans le cadre du projet de notre partenaire Bioversity International soutenu par Biovision, 14 000 femmes ont reçu des conseils pour une alimentation équilibrée qui profitent à toute leur famille.

Découvrez d'autres projets Biovision renforçant le rôle des femmes :

www.biovision.ch/fr/femmesenfocus

Objectifs de développement durable de l'ONU

En s'engageant pour l'égalité des droits et des chances pour tous les genres, Biovision contribue aux objectifs suivants de l'Agenda 2030 des Nations Unies :





Le plus de l'aloé vera :
la culture de cette plante
médicinale augmente
le revenu des femmes dans
les collines de Shimba
au Kenya.



Son propre argent !
Mary Kameun avec son premier
revenu de la production de miel.
Lomut, Kenya.



Le lait rend plus fort :
la promotion de l'élevage
laitier à Lubungo-Mingo,
Tanzanie, bénéficie aux
femmes.

Chercher – et trouver – des solutions non conventionnelles

À Dehana, en Éthiopie, Biovision et l'équipe de projet de notre partenaire *icip*e poursuivent depuis le début un objectif : former au moins la moitié des jeunes femmes parmi les jeunes entrepreneures en apiculture. Mais au début les défis étaient de taille. Les femmes ne reçoivent pratiquement aucun microcrédit et ne sont pas autorisées à garder les ruches la nuit à l'extérieur des habitations. Parfois, lorsqu'elles se marient, elles quittent du jour au lendemain leur village et donc le groupe apicole.

Mais cela peut fonctionner, comme le prouve l'histoire de Birhanie Asmamaw. Mère d'un garçon et d'une petite fille, elle est trésorière de la start-up « Azmeraw Debesaw & Friends » fondée en 2017. Les jeunes femmes de son village ne peuvent pas passer la nuit loin de chez elles, notamment à cause de risques pour leur sécurité. Elle a donc dû trouver avec ses collègues et l'équipe du projet une solution créative pour installer ses ruches. Généralement, celles-ci sont situées loin du village à proximité d'une source. L'apicultrice de 31 ans a placé, elle, ses abeilles juste derrière sa hutte de pisé – mais elle doit prendre un soin particulier des colonies pour ne pas déranger les familles voisines.

Dans un autre contexte, les villageoises d'Itumbu ont pour leur part été rapidement impliquées dans notre projet semencier du comté de Vihiga, au Kenya. La collaboration entre notre partenaire « Alliance of Bioversity International and CIAT » et les communautés locales s'est constituée autour de conseils nutritionnels pour les jeunes mères. Les femmes ont ainsi constitué dès le départ la majorité des participant-es aux cours reproduire comment cultiver de manière rentable une plus grande diversité de légumes traditionnels. Elles ont ainsi acquis une meilleure position dans la communauté, ce qui leur donne aussi une voix plus forte sur d'autres questions, comme le budget du ménage.

Un grand nombre de femmes impliquées ont raconté après la première phase projet de trois ans qu'elles ont non seulement obtenu de meilleurs rendements avec leurs potagers, mais qu'elles sont surtout aussi mieux respectées par leurs maris, frères et pères. Cela s'est traduit souvent par une répartition plus égalitaire des rôles à la maison.

Désormais, nombre de paysannes ont leur propre budget ménage, alors qu'auparavant, elles étaient complètement dépendantes de l'argent de leur mari.

Directrices et chercheuses : des modèles

Des hommes émancipés et des femmes intrépides apportent beaucoup aux communautés villageoises, mais aussi au niveau de la gestion des projets. La directrice de SAT, Janet Maro, inspire nombre de jeunes femmes occupant toutes sortes de positions à prendre leur destin en main et à se développer professionnellement. Des universitaires comme la chercheuse nutritionniste belge Céline Termote, qui a contribué à mettre en place à Vihiga le projet de Bioversity International Kenya, sont aussi des modèles et des pionnières inspirantes de l'égalité des chances entre hommes et femmes.

Autre exemple, la Kenyane Lilian Aluso, collaboratrice de Bioversity International, qui a mené des efforts inlassables durant l'épreuve de la pandémie pour créer une banque publique de semences. Dans ce projet, femmes et hommes travaillent ensemble pour reproduire et stocker des graines à haut rendement, adaptées localement, afin de réduire la dépendance aux entreprises agro-industrielles.

Bien entendu, le fait que l'accent soit mis sur les femmes ne signifie pas que les hommes sont laissés pour compte. Ils bénéficient également du renforcement des rôles des femmes, car les sociétés fonctionnent mieux avec des femmes capables de participer pleinement aux activités économiques. La clé d'une agriculture plus durable, d'une sécurité alimentaire accrue et de meilleures conditions de vie passe par l'inclusion de toutes les personnes de tous les âges et de tous les sexes. Biovision s'engage ainsi à faire en sorte qu'à l'avenir, une paysanne tanzanienne mère célibataire puisse également participer aux cours d'apiculture.

Découvrez d'autres projets Biovision renforçant le rôle des femmes :

www.biovision.ch/fr/femmesenfocus



« Grâce à une coopération quotidienne, les femmes ont développé leur confiance en elles-mêmes – aujourd'hui, elles travaillent comme formatrices et sont des modèles pour leur communauté. »

Lilian Aluso

Collaboratrice de projet chez Bioversity International Kenya



« Le fait que je puisse acheter des chèvres avec mes économies a motivé mes voisines à faire de même. Elles m'ont demandé de partager les connaissances acquises en formation. J'ai donc fondé mon propre groupe masai. »

Pendo Ndemo

Masai de Tanzanie

Les femmes sont la clé d'un système alimentaire durable

Les travaux de recherche confirment cette évidence : pour réellement vaincre la faim et la pauvreté, la division rigide des rôles entre hommes et femmes doit être abattue. De la ferme à la salle à manger, en passant par la chaîne de transformation.

Par Jemimah Njuki, IFPRI (texte) et Peter Lüthi, Biovision (photo)

Que ce soit dans le domaine de la santé, de la formation, de la participation ou sur le marché du travail, les filles et les femmes restent victimes de discrimination au niveau mondial. L'inégalité des sexes est à la fois une cause et une conséquence de systèmes alimentaires non durables avec un accès inégal à la nourriture et aux ressources. Lutter contre les disparités et renforcer les femmes est donc une condition pour transformer le système alimentaire. L'égalité doit être l'un des objectifs de ce changement.

La discrimination fondée sur le sexe et le non-respect des droits des femmes font partie des causes principales de pauvreté et d'insécurité alimentaire dans le monde. Selon les derniers chiffres de 2019, l'insécurité alimentaire était en moyenne plus forte chez les femmes que chez les hommes, et ceci sur tous les continents.

Les femmes s'occupent de la nourriture... et ont faim

Conséquence directe des systèmes patriarcaux, les femmes et les filles sont souvent servies en dernier lorsque la nourriture est rare. Selon la répartition traditionnelle des tâches au sein du ménage, c'est pourtant souvent elles qui doivent cultiver, acheter et préparer les aliments. Cette division du travail fait peser un lourd fardeau sur elles, ce qui à son tour affecte leur santé et leur participation aux activités économiques. Les modèles traditionnels empêchent les hommes de participer aux tâches ménagères non rémunérées – il a été démontré qu'un assouplissement de ces normes conduit à une meilleure nutrition pour toute la famille.

L'inégalité entre les sexes limite et inhibe la productivité et l'efficacité des exploitations, ce qui entrave le développement. En règle générale, les femmes consacrent une plus grande partie de leurs moyens à l'alimentation des enfants, à la santé et à l'éducation

que les hommes. On a démontré que la réduction de cet écart conduisait à l'inverse à une hausse du produit intérieur brut, à de meilleures récoltes et à une baisse de la pauvreté.

Rôles multiples, pouvoirs réduits

Il existe aujourd'hui un consensus scientifique sur le fait que les systèmes alimentaires doivent être transformés. Ils ne sont pas durables et ne parviennent pas à nourrir l'humanité. La dernière estimation pour 2019 indique qu'avant la crise du Covid-19, près de 690 millions d'êtres humains (8,9% de la population mondiale) souffraient de sous-alimentation chronique, auxquels se sont rajoutées entre 83 et 132 millions de personnes durant la pandémie.

Les femmes sont des actrices clés du système alimentaire, tout au long du cycle : en travaillant à la transformation, en vendant sur les marchés, en préparant la nourriture des foyers. Mais elles ont aussi des fonctions essentielles comme productrices, entrepreneuses, gestionnaires et consommatrices. Pourtant, leur rôle est généralement sous-évalué et restreint par l'accès limité aux ressources – pâturages, eau, semences, engrais, ainsi qu'aux financements et services.

Changer les normes, ensemble avec les hommes

Si nous voulons renforcer efficacement les femmes, nous devons les soutenir dans leur rôle de décideuses et leur donner plus de ressources. Les normes sexistes discriminatoires doivent être abordées, en concertation avec les hommes et les garçons, à tous les niveaux du système alimentaire. Il s'agit d'examiner le problème de l'intersectionnalité, c'est-à-dire que les femmes peuvent être discriminées sur plusieurs plans, par exemple en raison de leur sexe et de leur identité autochtone.

Les systèmes alimentaires équitables entre les sexes requièrent une combinaison de mesures : diffusion des connaissances, cadre politique approprié et investissement dans l'autonomisation des femmes de la production à la consommation. Tout est à repenser. Nous ne devrions pas nous demander quelle est la contribution des femmes dans l'agriculture, mais plutôt : comment les systèmes alimentaires doivent-ils changer pour qu'ils contribuent à renforcer les femmes ?

Sources

CARE, 2020, *Gender Equality and Women's Empowerment in Food Security and Nutrition – Scoping Paper for the Committee on Food Security*

ONU Femmes, Banque mondiale, PNUE et PNUD, 2015, *The Cost of the Gender Gap in Agricultural Productivity in Malawi, Tanzania, and Uganda*

FAO, FIDA, PAM, OMS, UNICEF, 2020. *L'état de la sécurité alimentaire et de la nutrition dans le monde, 2020*



Jemimah Njuki

Directrice Afrique à l'Institut international de recherche sur les politiques alimentaires (IFPRI), experte africaine de premier plan en matière d'égalité et d'agriculture.



Une affaire de femmes ?
Si les tâches étaient mieux réparties dans les foyers, plus équitablement, tout le monde en bénéficierait.



Réunion intergénérationnelle :
 Prisca Pfammatter (à gauche)
 rencontre Ulrike Minkner (à droite)
 dans sa ferme sur le Mont-Soleil
 dans le Jura bernois.

« À la ferme, j'ai cultivé une identité masculine »

Deux femmes, deux générations, deux mondes. Ulrike Minkner est agricultrice bio à Mont-Soleil dans le Jura bernois depuis 20 ans. Prisca Pfammatter rédige actuellement son mémoire de master en agriculture durable. Leur discussion animée chez Ulrike Minkner aboutit à une conclusion commune : l'agriculture suisse doit devenir plus féminine.

Interview : Florian Blumer, Biovision (texte et photo)

Ulrike Minkner, est-ce que « paysan » va rester un travail d'homme en 2021 ?

Ulrike Minkner (UM) : Oui. L'accès à une exploitation est encore difficile pour une femme. La plupart du temps, elle se « marie à la ferme » d'un homme. Mais aujourd'hui, ces femmes se posent des questions : quelles tâches est-ce que j'assume, quelle est ma responsabilité, est-ce que je serai copropriétaire ? Pour ma génération, c'était encore un tabou.

Prisca Pfammatter, « paysan » est-ce un travail d'homme ?

Prisca Pfammatter (PP) : Oui et non. Les femmes ont toujours travaillé dans l'agriculture, à l'intérieur comme à l'extérieur. Mais dans l'agriculture conventionnelle

surtout, on garde l'image de l'homme fort qui domine la nature avec son gros tracteur. Dans le mouvement du développement durable, je vois plus de féminité, même au sein du modèle typique : en tant que femme, je prends soin de la nature, je travaille avec elle, pas contre elle.

Avec la nature plutôt que contre la nature, c'est aussi un principe de base chez Biovision. Diriez-vous que si davantage de fermes étaient dirigées par des femmes, nous aurions une agriculture plus durable ?

PP : Je pense que ce sont les attributs mentionnés, qualifiés de féminins, qui mènent à une agriculture plus durable. Il serait souhaitable que cette image change pour que les hommes les adoptent de plus en plus.

UM : J'ai constaté que la production devient plus écologique quand il y a plus de gens qui ont leur mot à dire : dans des fermes coopératives ou des fermes multigénérationnelles. Ça rend les choses plus compliquées, mais on discute davantage sur la manière de procéder : comment produire meilleur marché, plus efficacement, plus écologiquement.

Quelles sont vos expériences personnelles de femmes à la ferme ?

PP : Quand je travaillais dans une ferme, j'ai développé assez rapidement une sorte d'identité masculine, je m'habillais plutôt comme un homme pour moins attirer l'attention sur moi. Si j'étais arrivée avec un pantalon rose, je n'aurais pas trop été prise au sérieux.

UM : Depuis la mort de mon mari il y a quatre ans, j'ai tout fait. À l'intérieur comme à l'extérieur. Cela m'a valu beaucoup d'estime de la part de mes voisin-es. En revanche, lorsqu'un homme travaille non seulement dehors mais aussi dans la maison, il ne sent pas tellement valorisé, car ce travail est moins visible et ne rapporte rien financièrement.

PP : Ça commence déjà à la formation. Encore aujourd'hui, dans l'apprentissage du paysan, on enseigne les activités dans les champs et dans l'étable, et dans l'apprentissage de paysanne, on met l'accent sur la conduite du ménage agricole.

UM : Pour moi, ça a toujours été clair. Seul un partenaire qui sait cuisiner et participer au ménage peut entrer en ligne de compte. En fait, nous sommes arrivés ici très naïvement depuis la ville. Mais je dois dire qu'à la fin, j'ai fait plus de travaux ménagers et que Kurt a plus conduit le tracteur! (rires)

Pourquoi ?

UM : J'ai remarqué que conduire un tracteur n'est pas si génial. Alors que j'ai adoré m'occuper des vaches. J'ai aussi fait du fromage un certain temps. Couper du bois n'était pas mon truc non plus. Mais en réalité, c'est plutôt un luxe de pouvoir parler de ce que vous aimez faire et de ce que vous aimez moins. De nombreux couples paysans marchent sur un tapis roulant dont ils ne peuvent pas sortir: ils ont des dettes jusqu'au plafond, mais ils continuent comme avant parce qu'ils arrivent encore tout juste à s'en sortir au quotidien.

Pour l'égalité des chances : passez à l'action !

Vous souhaitez vous engager pour plus d'égalité entre les sexes ? Notre spécialiste des questions de genre Loredana Sorg, co-responsable des projets de développement, a rassemblé des conseils et des suggestions applicables dans la vie quotidienne, ainsi que d'autres liens.

www.biovision.ch/egalite

Par où faut-il commencer pour aller vers plus d'égalité et plus d'écologie dans l'agriculture ?

PP : Manger a toujours joué un rôle central dans la société. Le monde et nous-mêmes sommes façonnés par la nourriture. Mais aujourd'hui, ça ne nous appartient plus. C'est l'affaire des grandes firmes. Il faut donc avoir plus de terres appartenant à des associations ou communautés – et cogérées par des femmes aussi.

UM : Pour moi, il n'y a pas UNE solution. Il devrait y avoir des coopératives et des collectifs qui cultivent la terre, mais aussi des petites et des grandes exploitations de paysannes et de paysans.

PP : Et aussi des fermes traditionnelles, des entreprises familiales...

UM : ... oui, on est toujours dans le classique. Et c'est un beau mode de vie. Pour moi, la diversité est importante. Mais surtout en temps de crise comme maintenant, on voit clairement qu'il vaut mieux construire un réseau et ne pas rester seul dans une petite unité père-mère-enfants.

Prisca Pfammatter (25 ans)

Originnaire de Lugano et de Bâle, elle a étudié l'agriculture durable à l'Université de Wageningen, aux Pays-Bas. Elle a rédigé son mémoire de master sur la répartition des rôles dans les exploitations qui ne sont pas codirigées par un couple. Elle a suivi un stage pratique chez Pro Natura dans le domaine de la politique agricole et participe au projet de Parlement de l'alimentation, dans lequel Biovision est également impliquée.

Ulrike Minkner (60 ans)

est agricultrice biologique depuis 2000 sur une ferme de 11 hectares avec élevage de bétail à Mont-Soleil (Jura bernois). Elle a conduit l'exploitation avec son mari pendant 17 ans – tous deux sont originaires de Bâle. Depuis la mort de son mari, elle la dirige seule. À côté de ses activités agricoles, cette enseignante de formation a été plusieurs années vice-présidente et membre de la direction du syndicat paysan Uniterre, pour lequel elle travaille maintenant comme secrétaire.

Consultez cette interview en format plus long et avec plus de photographies :
www.biovision.ch/mont-soleil-fr

Commentaire

Patriarcat tenace

Biovision renforce consciemment le rôle des femmes dans ses projets en Afrique – car bien souvent, elles sont la clé d'une alimentation plus sûre et plus saine pour toute la communauté. Cela vaut également en Suisse. Dans ce pays également, une plus grande participation féminine mènerait à des entreprises plus stables économiquement, à plus d'innovation, à plus de proximité avec les client-e-s. Elle mènerait aussi, comme le montre l'inspiration féminine de l'agriculture biologique, à plus d'écologie.

Heureusement, de plus en plus de jeunes femmes prennent des responsabilités et exigent leur propre salaire ou un statut de co-directrice. C'est urgent : 94% des exploitations suisses sont toujours détenues par des hommes ; les deux tiers des agricultrices ne reçoivent aucun salaire et donc aucune sécurité sociale.

De telles conditions seraient un scandale dans n'importe quelle autre branche. Mais dans la politique agricole suisse, les structures patriarcales ne sont évoquées qu'avec hésitation. La politique agricole 22+, qui aurait renforcé la position des paysannes, vient d'être mise en veilleuse par le Parlement.

Il est urgent que le thème de l'égalité soit inclus dans la formation et que le profil professionnel des agricultrices soit revu de fond en comble. La voie vers une agriculture écologique, sociale et donc durable passe par l'émancipation des femmes. En Suisse comme en Afrique.



Maya Graf
Conseillère aux États BL,
active en politique agricole,
membre du Conseil de
fondation de Biovision.

Actualités Biovision

Dernières nouvelles de nos projets de sensibilisation, de développement et de plaidoyer, en Suisse et à l'international.



Partenaire de Biovision, SAT reçoit le One World Award.

Nos félicitations !

Janet Maro (au centre, en robe colorée) et Alex Wostry (au centre à gauche, veste gris foncé) se réjouissent de la reconnaissance de leur travail. Leur chemin vers cette belle réussite sans précédent a débuté il y a 13 ans. Biovision les a soutenus et

accompagnés dès le départ. Aujourd'hui, leur organisation, Sustainable Agriculture Tanzania (SAT), dirige l'un des principaux centres de formation en agroécologie et en commercialisation de produits bio d'Afrique de l'Est. « Leur passion et leur travail politique ont marqué la façon dont l'agriculture biologique est perçue par le gouvernement et la population en Tanzanie ». (fer)

CLEVER à votre rencontre

Un stand CLEVER consommer durable sera au Port à Fribourg le samedi 28 août de 11h à 17h et, dans le contexte du Festival Alternatiba Léman, à Genève le samedi 4 septembre. Le mini supermarché fictif et interactif en containers est dans le parc de la ville d'Uster jusqu'au 8 juillet (lundi-vendredi 12h-18h, samedi 10h-17h). Nos expert-es vous montrent comment faire des achats plus durables. L'installation CLEVER se déplacera ensuite à Glaris (du 25 août au 20 septembre). (aro/asc)



Sommet sur les systèmes alimentaires de l'ONU

Les systèmes alimentaires doivent de toute urgence devenir plus sains, plus durables et plus équitables pour accroître la résilience au changement climatique, protéger la biodiversité et maintenir notre santé. Au Sommet sur les systèmes alimentaires de l'ONU, en septembre prochain, de nouvelles mesures courageuses pour atteindre ces objectifs seront discutées. Malgré les controverses autour de ce Sommet, Biovision envisage sa participation comme une excellente occasion d'influencer les schémas de pensée, les stratégies, les investissements et les pratiques de production alimentaire. Dans son rôle de conseiller, Frank Eyhorn, directeur de Biovision, montrera avec nos alliés que le changement est possible si on tient compte des intérêts de la société civile, des consommateurs-trices, de la science et des entreprises durables. Le sommet sera-t-il une étape historique vers le changement de cap tant attendu ? Suivez-nous en ligne pour en savoir plus. (tca)

Impressum

Magazine Biovision n° 65, juin 2021, 22^e année

Le magazine est publié 5 fois par an. Dès 5 CHF de don, il est inclus sous forme d'abonnement.

Tirage 31500 exemplaires (français et allemand)

© Fondation Biovision, Ch. de Balexert 7, 1219 Châtelaine (GE)

Rédaction (responsable) Florian Blumer

Rédaction/Photos Peter Lüthi

Traduction Daniel Wermus

Corrections Text Control AG

Crédit photos Couverture – Semi-nomade à Bulsea, Kenya. Toutes les photos : Peter Lüthi/Biovision sauf page 5, en haut à droite : Bioversity International, Kenya ; en bas : Hannes Müller, SAT ; page 8 : Florian Blumer/Biovision ; page 9 : D. Thommen ; page 10 en haut : SAT ; page 11 : Hilcona

Mise en page Binkert Partnerinnen, Zurich

Impression Koprind AG, Alpnach

Papier Nautilus Classic (100% recyclé)

Biovision est un partenaire officiel de la Direction du développement et de la coopération (DDC), Département fédéral des affaires étrangères (DFAE). Les projets internationaux de Biovision sont soutenus financièrement par la DDC.



Jus de betterave plutôt que sang de bœuf

Le boom des hamburgers génère aussi un grand choix de versions végétales. C'est clairement une alternative plus durable.

Par Maggie Haab, Biovision

Aujourd'hui, 6% de la population suisse ne consomme plus du tout de viande. Et une personne sur cinq veut y renoncer progressivement. Ces flexitarien·nes sont le groupe ciblé par les fabricants de produits à base de végétaux. En 2019, le lancement sur le marché du «Beyond Burger» a déclenché un boom, que les grossistes ont suivi. On trouve maintenant en Suisse plus d'une douzaine de burgers végétaux différents. «The Green Mountain Burger», produit en Suisse, peut à notre avis rivaliser avec le bœuf en matière de goût et de texture.

Aucun animal ne souffre pour produire ce hamburger. Mais globalement, est-il plus durable aussi? La réponse est oui, et de loin (voir la comparaison avec un burger de viande dans le diagramme en toile d'araignée). Une étude de l'Université du Michigan est également arrivée à cette conclusion: en moyenne, un hamburger végétal émet 90% de gaz à effet de serre en moins, tout en consommant 93% de terres et 99% d'eau en moins par rapport à son équivalent à base de bœuf.

Informations complémentaires : www.clever-consommerdurable.ch

Faits et chiffres

En Suisse, **43%** des terres arables servent à cultiver du fourrage, contre **33%** au niveau mondial.

Plus de **50%** du fourrage concentré utilisé en Suisse est importé de l'étranger (env. **300 000 tonnes** de soja par an), et la tendance est à la hausse.

En Suisse, la consommation de viande par personne s'élève à **51,25 kg par an**, soit trois fois la quantité recommandée par l'Office Fédéral de la Santé Publique (OFSP).

Chaque année, environ **6 millions** de francs de nos impôts servent à promouvoir la viande suisse.

Comparaison entre burger de pois et burger de viande

Sur tous les critères de durabilité, le Green Mountain Burger (Coop) surpasse le hamburger de bœuf Bonvalle (Lidl), de production conventionnelle. Notamment parce qu'il contient des protéines de pois et de blé européens, ingrédients qui nécessitent

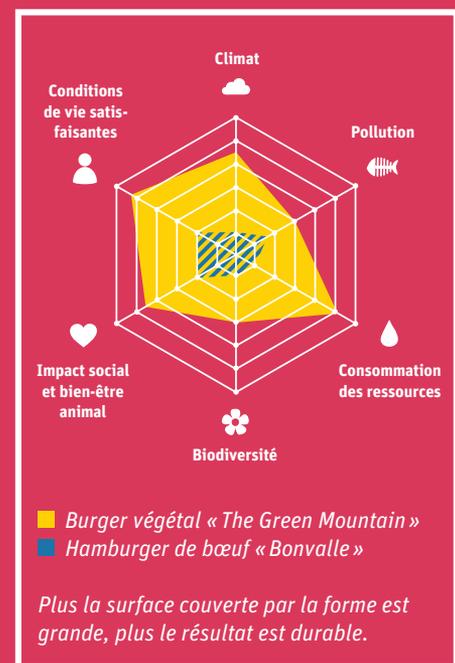
beaucoup moins d'eau, de terres et d'énergie. Pour le burger de bœuf, le concentré importé (soja) pour nourrir les animaux est gourmand en énergie et en eau. Les émissions de méthane des animaux ont également un impact négatif sur le climat.

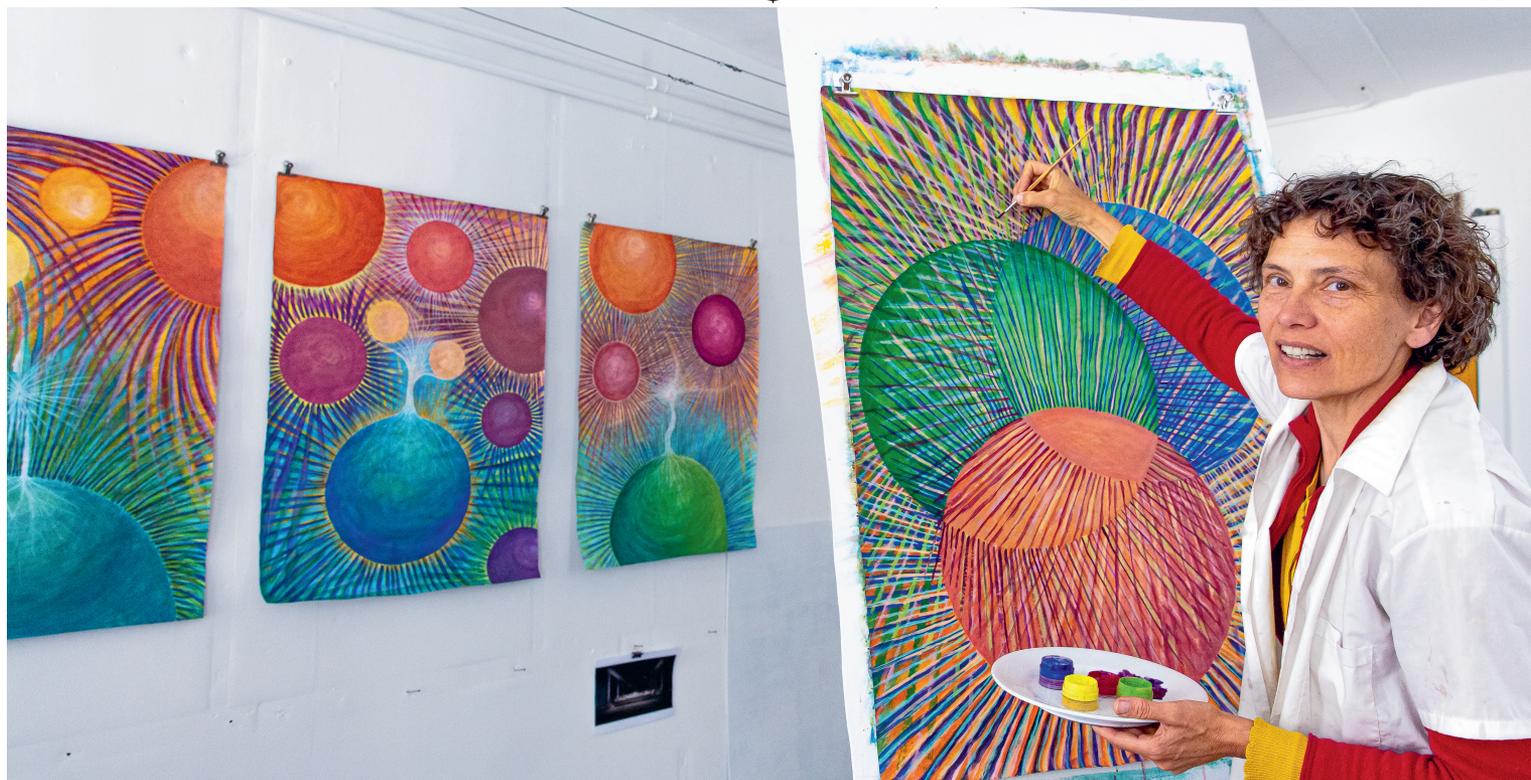


Julia Sackers
Développeuse de produits chez
«The Green Mountain»

« Dans la mesure du possible, nous utilisons des produits bio régionaux »

«The Green Mountain» produit ses burgers végétaux à Landquart (GR). Elle déclare transformer autant que possible des matières premières suisses issues de l'agriculture biologique. Cependant, leurs hamburgers n'ont pas le label bio, car le processus de fabrication des protéines végétales texturées n'est pas certifié par Bio Suisse.





« Ce que je change à petite échelle, Biovision le fait à grande échelle »

Par Peter Lüthi, Biovision (texte et photo)

Une œuvre de Sara Rohner, c'est comme si on découvrait des formes au télescope... ou bien au microscope. Pour l'artiste, l'inspiration vient du petit: «Je voulais présenter l'esthétique du microcosme – aujourd'hui connotée négativement – de manière positive». Maintenant que sa série est terminée, les images accrochées dans son atelier de La Neuveville près du lac de Bière évoquent à la fois l'infiniment petit et l'infiniment grand.

Expérience déterminante en Chine

À l'origine de ses créations, il y a souvent des rêves nocturnes ou diurnes, que son pinceau explore à fond. C'est en approchant l'essence de ces révélations que les images et les séries émergent. « Mon travail est un processus de découverte éclairant, dit-elle. Je crée une connexion entre mon monde intérieur et le monde extérieur. »

Sara Rohner a trouvé sa vocation artistique en Chine. Après avoir terminé des études théologiques, elle a fait une pause pour se réorienter. Elle en a profité pour partir à l'aventure dans l'Empire du Milieu. Là-bas, elle se retrouvait parfois avec un groupe d'étudiant-e-s en art. En l'absence de langage commun, ils communiquaient par des dessins. Un déclic décisif pour elle: « Tout à coup, j'ai su comment les choses pouvaient continuer pour moi! »

De retour en Suisse, elle devient enseignante et trouve un poste au collège de Brugg, où elle donne un cours intitulé « Œuvres », et enseigne plus tard le design artistique. « Le plus important pour moi, c'est d'aider les jeunes à se rendre compte qu'ils sont eux-mêmes précieux », affirme cette pédagogue engagée. Trop souvent, les élèves se sentent

laissés pour compte à l'école, décrochent, dissimulent leur vrai « moi » ou se révoltent.

Le jardinage comme deuxième passion

Sara Rohner a une deuxième passion après l'art: « Je dois cultiver un brin de terre partout où je vis. » Derrière sa maison pousse une merveilleuse variété de fleurs et de légumes, dont elle prend soin avec beaucoup d'amour selon des principes écologiques. Dans la commune, elle est le moteur du « Jardin communautaire 2520 », un potager associatif en permaculture.

Suite à une conférence de Hans Rudolf Herren sur l'agroécologie, elle s'est rapprochée de Biovision. Aujourd'hui, Sara fait partie des fidèles mécènes de la fondation. « Je suis convaincue par cette approche où on transmet des connaissances aux gens pour qu'ils puissent améliorer leur vie », affirme-t-elle. L'engagement de la fondation au niveau mondial et au niveau politique est très important pour elle. De même que les conseils sur la consommation durable en Suisse. « Ce que je peux changer à petite échelle, Biovision le fait bouger à grande échelle. Cela me donne un sentiment fort d'être comme une petite particule connectée à quelque chose de grand. »



Votre don en bonnes mains.

www.biovision.ch, www.facebook.com/biovision.francais
Pour vos dons: compte postal PC 87-193093-4

Stiftung für ökologische Entwicklung
Fondation pour un développement écologique
Foundation for ecological development

